

6° La Lettre sur la mort de M. Pascal père, suivie de l'építaphe composée par Pascal;

7° La Lettre à l'occasion du mariage projeté de Jacqueline Périer;

8° La Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies;

9° Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui;

10° Les trois Discours sur la condition des grands;

11° Fragment d'un traité sur le vide;

12° De l'esprit géométrique;

13° De l'art de persuader;

14° Entretien avec Sacy sur Épictète et Montaigne;

15° Discours sur les passions de l'amour;

16° Sur la conversion du pécheur (attribué à Pascal).

On le voit par l'énumération qu'on vient de lire, nous avons soigneusement profité des travaux de la critique contemporaine, pour remettre, dans cette édition, chaque chose à sa place, donner en même temps au lecteur, avec un texte authentique des *Pensées*, les opuscules les plus importants restitués dans leur texte primitif, ainsi que les morceaux nouvellement découverts, et, pour nous servir d'un mot même de Pascal, offrir au lecteur cet immortel écrivain dans sa haute et pleine majesté.

VIE DE PASCAL,

ÉCRITE PAR MADAME PÉRIER, SA SŒUR¹.

Mon frère naquit à Clermont, le 19 juin de l'année 1623². Mon père s'appelait Étienne Pascal, président en la cour des aides, et ma mère Antoinette Begon³. Dès que mon frère fut en âge qu'on lui pût parler, il donna des marques d'un esprit extraordi-

¹ Gilberte Pascal, sœur aînée de l'auteur des *Pensées*, née en 1620, mariée en 1644 à Florin Périer, morte à Paris, le 25 avril 1687. La Vie qu'on va lire parut pour la première fois en tête de l'édition des *Pensées*, donnée à Amsterdam en 1687. — Voir sur madame Périer : *Mémoires de Fléchier*, sur les grands jours tenus à Clermont, publiés par M. Gonod, p. 41. — C'était une femme très-instruite à qui son père avait appris l'histoire, le latin et les mathématiques.

² « Le vingt-septième jour de juin mil six cent vingt-trois a esté » baptisé Blaise Paschal, fils à noble Estienne Paschal, conseiller » eslu pour le Roy en l'élection d'Auvergne, à Clairmont, et à noble damoizelle Anthoinette Begon; le parrin noble Blaize Paschal, » conseiller du Roy en la sénéchaussée et siège présidial d'Auvergne, » audit Clairmont; la marrine dame Anthoinette de Fontfreyde. » Au registre ont signé Pascal et Fontfreyde. »

(Publié pour la première fois par M. Faugère, d'après les registres de la paroisse de Saint-Pierre de Clermont. *Lettres et opuscules*, Appendice n° 1.)

³ La famille Pascal était de condition et d'état recommandables plutôt que de qualité, et faisait partie du haut tiers état dans les charges. Étienne Pascal, maître des requêtes, avait mérité pour ses services d'être anobli par Louis XI. Notre Pascal, dans son építaphe, est dit écuyer. (Sainte-Beuve.) — Voir *Port-Royal*, t. II, p. 447 et suiv.

On trouve une généalogie de la famille Pascal dans le volume publié par M. Faugère sous ce titre : *Lettres, opuscules et mémoires de madame Périer et de Jacqueline, sœurs de Pascal*, etc. Paris, 1845, 1 vol. in-8°, Appendice n° 2.

Voici ce que dit M. Cousin de la famille Pascal : « Quelle famille que celle des Pascal!... Dès que Richelieu de son regard d'aigle aperçut Étienne Pascal accompagné de son fils Blaise, qui avait alors

naire par les petites reparties qu'il faisait fort à propos, mais encore plus par les questions qu'il faisait sur la nature des choses, qui surprenaient tout le monde. Ce commencement, qui donnait de belles espérances, ne se démentit jamais; car, à mesure qu'il croissait, il augmentait toujours en force de raisonnement, en sorte qu'il était toujours beaucoup au-dessus de son âge.

Cependant ma mère étant morte dès l'année 1626, que mon frère n'avait que trois ans, mon père, se voyant seul, s'appliqua plus fortement au soin de sa famille, et comme il n'avait point d'autre fils que celui-là, cette qualité de fils unique, et les grandes marques d'esprit qu'il reconnut dans cet enfant, lui donnèrent une si grande affection pour lui, qu'il ne put se résoudre à commettre son éducation à un autre, et se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il a fait, mon frère n'ayant jamais entré dans aucun collège et n'ayant jamais eu d'autre maître que mon père.

En l'année 1631, mon père se retira à Paris, nous y mena tous, et y établit sa demeure. Mon frère, qui

une quinzaine d'années, et de ses deux filles, Gilberte et Jacqueline, il demeura frappé de la beauté de ces enfants, et au lieu de laisser le père les lui recommander, c'est lui qui les recommanda à ses soins, en lui disant : « J'en veux faire quelque chose de grand... »

» Les sœurs de Pascal, Jacqueline et Gilberte, étaient toutes deux parfaitement belles. L'une, spirituelle, passionnée et obstinée comme son frère, morte de chagrin à trente-six ans pour avoir signé le *Formulaire* contre sa conscience; l'autre, fière aussi, mais moins extrême, ayant gardé au sein d'une dévotion profonde toutes les affections de sœur, de femme et de mère; l'une et l'autre écrivant sans art, mais toujours d'une façon distinguée et avec une élévation naturelle.»

n'avait que huit ans, reçut un grand avantage de cette retraite, dans le dessein que mon père avait de l'élever; car il est sans doute qu'il n'aurait pas pu prendre le même soin dans la province, où l'exercice de sa charge et les compagnies continuelles qui abordaient chez lui l'auraient beaucoup détourné; mais il était à Paris dans une entière liberté; il s'y appliqua tout entier, et il eut tout le succès que purent avoir les soins d'un père aussi intelligent et aussi affectionné qu'on le puisse être.

Sa principale maxime dans cette éducation était de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage, et ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer à lui apprendre le latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fit avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle, il ne le laissait pas inutile, car il l'entretenait de toutes les choses dont il le voyait capable. Il lui faisait voir en général ce que c'était que les langues; il lui montrait comme on les avait réduites en grammaires sous de certaines règles; que ces règles avaient encore des exceptions qu'on avait eu soin de remarquer; et qu'ainsi l'on avait trouvé par là le moyen de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre.

Cette idée générale lui débrouillait l'esprit et lui faisait mieux voir la raison des règles de la grammaire, de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savait pourquoi il le faisait, et il s'appliquait précisément aux choses à quoi il fallait le plus d'application.

Après ces connaissances, mon père lui en donna d'autres; il lui parlait souvent des effets extraordi-

naires de la nature, comme de la poudre à canon, et d'autres choses qui surprennent quand on les considère. Mon frère prenait grand plaisir à cet entretien, mais il voulait savoir la raison de toutes choses; et comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon père ne les disait pas, ou qu'il disait celles qu'on allègue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentait pas : car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux; et on peut dire que toujours et en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit, puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connaissance. Ainsi, dès son enfance il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait vrai évidemment; de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même, et quand il s'était attaché à quelque chose, il ne la quittait point qu'il n'en eût trouvé quelque une qui le pût satisfaire. Une fois entre autres, quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné.

Son génie pour la géométrie commença à paraître lorsqu'il n'avait encore que douze ans, par une rencontre si extraordinaire, qu'il me semble qu'elle mérite bien d'être déduite en particulier.

Mon père était homme savant dans les mathématiques, et avait habitude par là avec tous les habiles gens en cette science, qui étaient souvent chez lui; mais comme il avait dessein d'instruire mon frère dans les langues, et qu'il savait que la mathématique est une science qui remplit et qui satisfait beaucoup l'esprit, il ne voulut point que mon frère en eût aucune connaissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour la langue latine et les autres dans lesquelles il voulait le perfectionner. Par cette raison il avait serré tous les livres qui en traitent, et il s'abstenait d'en parler avec ses amis en sa présence; mais cette précaution n'empêchait pas que la curiosité de cet enfant ne fût excitée, de sorte qu'il pria souvent mon père de lui apprendre la mathématique; mais il le lui refusait, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettait qu'aussitôt qu'il saurait le latin et le grec, il la lui apprendrait. Mon frère, voyant cette résistance, lui demanda un jour ce que c'était que cette science et de quoi on y traitait; mon père lui dit en général que c'était le moyen de faire des figures justes, et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, et en même temps lui défendit d'en parler davantage et d'y penser jamais. Mais cet esprit, qui ne pouvait demeurer dans ces bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la mathématique donnait des moyens de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela à ses heures de récréation; et étant seul dans une salle où il avait accoutumé de se divertir, il prenait du char-

bon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant des moyens de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux, et les autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul; ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en savait pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi des autres. Après ces définitions il se fit des axiomes, et enfin il fit des démonstrations parfaites; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa les recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide ¹. Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît; il le trouva si fort appliqué, qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou le père de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du père fut bien plus grande lorsque lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui dit qu'il cherchait telle chose, qui était la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Mon père lui demanda ce qui l'avait fait penser à chercher cela : il dit que c'était qu'il

¹ Que l'angle extérieur d'un triangle est égal à la somme des deux angles intérieurs opposés, et que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits.

avait trouvé telle autre chose; et sur cela, lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avait faites, et enfin en rétrogradant et s'expliquant toujours par les noms de rond et de barre, il en vint à ses définitions et à ses axiomes.

Mon père fut si épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie, que sans lui dire un mot il le quitta et alla chez M. Le Pailleur, qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur, voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté, et le pria de ne lui pas céler plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui répondit : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie; vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études : cependant voici ce qu'il a fait. » Sur cela il lui montra tout ce qu'il avait trouvé, par où l'on pouvait dire en quelque façon qu'il avait inventé les mathématiques. M. Le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon père l'avait été, et lui dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit, et de lui cacher encore cette connaissance; qu'il fallait lui laisser voir les livres sans le retenir davantage.

Mon père, ayant trouvé cela à propos, lui donna les *Éléments d'Euclide* pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit et les entendit tout seul, sans avoir jamais eu besoin d'aucune explication; et

pendant qu'il les voyait, il composait, et allait si avant, qu'il se trouvait régulièrement aux conférences qui se faisaient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assembaient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux des autres¹. Mon frère y tenait fort bien son rang, tant pour l'examen que pour la production; car il était de ceux qui y portaient le plus souvent des choses nouvelles. On voyait souvent aussi dans ces assemblées-là des propositions qui étaient envoyées d'Italie, d'Allemagne et d'autres pays étrangers, et l'on prenait son avis sur tout avec autant de soin que de pas un des autres; car il avait des lumières si vives, qu'il est arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étaient point aperçus. Cependant il n'employait à cette étude de géométrie que ses heures de récréation; car il apprenait le latin sur des règles que mon père lui avait faites exprès. Mais comme il trouvait dans cette science la vérité qu'il avait si ardemment recherchée, il en était si satisfait, qu'il y mettait son esprit tout entier; de sorte que, pour peu qu'il s'y appliquât, il y avançait tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un *Traité des Coniques*² qui passa pour être un si grand effort

¹ Cette société se composait du père Mersenne, de Roberval, Carcavi, Le Pailleur, et de plusieurs autres savants distingués. Elle fut le berceau de l'Académie royale des sciences, dont l'autorité souveraine sanctionna l'existence en 1666. (Aimé-Martin.)

² Après la mort de Pascal, on trouva dans ses papiers six écrits latins sur ce sujet (*les Coniques*). Ils n'ont pas été publiés et ils sont perdus. Parmi ces papiers, il se trouva un imprimé de quelques pages, qui seul a été conservé, et que Bossut a donné dans son édition. Cette pièce, qui a pour titre *Essais pour les coniques*, avait été

d'esprit, qu'on disait que depuis Archimède on n'avait rien vu de cette force. Les habiles gens étaient d'avis qu'on les imprimât dès lors, parce qu'ils disaient qu'encore que ce fût un ouvrage qui serait toujours admirable, néanmoins si on l'imprimait dans le temps que celui qui l'avait inventé n'avait encore que seize ans, cette circonstance ajouterait beaucoup à sa beauté; mais comme mon frère n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas cas de cela, et ainsi cet ouvrage n'a jamais été imprimé.

Durant tous ces temps-là il continuait toujours d'apprendre le latin et le grec; et outre cela, pendant et après le repas, mon père l'entretenait tantôt de la logique, tantôt de la physique et des autres parties de la philosophie; et c'est tout ce qu'il en a appris, n'ayant jamais été au collège ni eu d'autres maîtres pour cela non plus que pour le reste. Mon père prenait un plaisir tel qu'on le peut croire de ces grands progrès que mon frère faisait dans toutes les sciences, mais il ne s'aperçut pas que les grandes et continuelles applications dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé; et en effet elle commença d'être altérée dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans. Mais comme les incommodités qu'il ressentait alors n'étaient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêchèrent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires, de

imprimée en 1640. Ce n'est pas un traité, mais une espèce de programme où Pascal énonce les diverses propositions qu'il se fait fort de démontrer.

(Havet.)

sorte que ce fut en ce temps-là et à l'âge de dix-huit ans qu'il inventa cette machine d'arithmétique par laquelle on fait non-seulement toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons; mais on les fait même sans savoir aucune règle d'arithmétique, et avec une sûreté infaillible.

Cet ouvrage a été considéré comme une chose nouvelle dans la nature d'avoir réduit en machine une science qui réside tout entière dans l'esprit, et d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entière certitude, sans avoir besoin de raisonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas pour la pensée ou pour le mouvement, qu'il trouva sans peine, mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choses. De sorte qu'il fut deux ans à le mettre dans cette perfection où il est à présent¹.

Mais cette fatigue et la délicatesse où se trouvait sa santé depuis quelques années le jetèrent dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté; de sorte qu'il nous disait quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur. Ces incommodités néanmoins n'étant pas tou-

¹ Étonné de cette découverte, le célèbre Leibnitz voulut encore la perfectionner; mais, de nos jours, en Angleterre, un célèbre mécanicien nommé Babbage, suivant toujours la même idée, est parvenu à composer une *machine mathématique* qui résout les problèmes les plus compliqués, et calcule, comme un géomètre, le mouvement des astres et le retour des éclipses. Ainsi l'invention de Pascal a été le point de départ de cette invention prodigieuse. (Aimé-Martin.) — Le Conservatoire des Arts et Métiers possède un modèle de la machine arithmétique, avec cette espèce de certificat: *Esto probati instrumenti signaculum hoc, Blasius Pascal Arvernus, 1652.*

(Havet.)

jours dans une égale violence, dès qu'il avait un peu de repos et de relâche, son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau.

Ce fut dans ce temps-là et à l'âge de vingt-trois ans, qu'ayant vu l'expérience de Torricelli, il inventa ensuite et exécuta les autres expériences qu'on nomme ses expériences: celle du vide, qui prouvait si clairement que tous les effets qu'on avait attribués jusque-là à l'horreur du vide sont causés par la pesanteur de l'air¹. Cette occupation fut la dernière où il appliqua son esprit pour les sciences humaines; et, quoiqu'il ait inventé la roulette après, cela ne contredit point à ce que je dis; car il la trouva sans y penser, et d'une manière qui fait bien voir qu'il n'y avait pas d'application, comme je dirai dans son lieu.

Immédiatement après cette expérience, et lorsqu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, la Providence ayant fait naître une occasion qui l'obligea de lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, et à n'avoir point d'autre objet que lui, et cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire et si utile, qu'il termina toutes ses recherches, de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire.

¹ Cette expérience fut faite au mois de septembre 1648, sur le Puy de Dôme, par M. Périer, d'après les instructions de Pascal. on en verra plus loin le détail dans l'extrait intitulé: *Sur les travaux scientifiques de Pascal.*

Il avait été jusqu'alors préservé, par une protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse; et, ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe et de ce caractère, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignait cette obligation à toutes les autres qu'il avait à son père, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la religion, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maximes que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis. Ces maximes, qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très-grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort net et fort puissant, faisaient une si grande impression sur son esprit, que, quelques discours qu'il entendit faire aux libertins, il n'en était nullement ému; et, quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissaient pas la nature de la foi; et ainsi, cet esprit si grand, si vaste et si rempli de curiosité, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant; et cette simplicité a régné en lui toute sa vie: de sorte que, depuis même qu'il se résolut de ne plus faire d'autre étude que celle de la religion, il ne s'est jamais appliqué aux questions curieuses de la théologie, et

il a mis toute la force de son esprit à connaître et à pratiquer la perfection de la morale chrétienne, à laquelle il a consacré tous les talents que Dieu lui avait donnés, n'ayant fait autre chose dans tout le reste de sa vie que méditer la loi de Dieu jour et nuit.

Mais, quoiqu'il n'eût pas fait une étude particulière de la scolastique, il n'ignorait pourtant pas les décisions de l'Église contre les hérésies qui ont été inventées par la subtilité de l'esprit; et c'est contre ces sortes de recherches qu'il était le plus animé, et Dieu lui donna dès ce temps-là une occasion de faire paraître le zèle qu'il avait pour la religion.

Il était alors à Rouen¹, où mon père était employé

¹ Voici par quelle suite de circonstances Pascal et sa famille avaient été amenés à habiter cette ville. Nous laissons parler l'abbé Bossut :

« Au mois de décembre 1638, le gouvernement, appauvri par une longue suite de guerres et de déprédations dans les finances fit quelques retranchements sur les rentes de l'Hôtel de ville de Paris... Il y eut parmi les rentiers des murmures un peu vifs, et même des assemblées que l'on traita de séditieuses. Étienne Pascal fut accusé d'en être l'un des principaux moteurs. Cette imputation injuste pouvait avoir quelque ombre de vraisemblance, parce qu'en arrivant à Paris, il avait placé la plus grande partie de son bien sur l'Hôtel de ville. Aussitôt un ministre terrible, dont le despotisme s'effarouchait de la moindre résistance, fit expédier un ordre d'arrêter Étienne Pascal, et de le mettre à la Bastille; mais, averti à temps par un ami, il se tint d'abord caché, puis se rendit secrètement en Auvergne.

» Qu'on se représente la douleur de ses enfants, et celle qu'il ressentit lui-même d'être forcé à les abandonner dans l'âge où ils avaient le plus besoin de sa vigilance paternelle! Si les hommes puissants qui, sans examen, sans preuves, se permettent de telles violences, conservent un cœur encore accessible au remords, ils doivent être quelquefois bien malheureux.

» L'ouvrage de la calomnie ne fut pas de longue durée; et on peut

pour le service du roi, et il y avait aussi en ce même temps un homme qui enseignait une nouvelle phi-

remarquer ici l'enchaînement bizarre des choses humaines. Le cardinal de Richelieu ayant eu la fantaisie de faire représenter devant lui, par des jeunes filles, *l'Amour tyrannique*, tragi-comédie de Scudéri, la duchesse d'Aiguillon, chargée de la conduite du spectacle, désira que Jacqueline Pascal, qui avait alors environ treize ans, fût l'une des actrices; mais Gilberte, sa sœur aînée, et chef de la famille en l'absence du père, répondit fièrement: « M. le cardinal ne nous donne pas assez de plaisir, pour que nous pensions à lui en faire. » La duchesse insista, et fit même entendre que le rappel d'Étienne Pascal serait peut-être le prix de la complaisance qu'elle exigeait. L'affaire est proposée aux amis de la famille: on décide que Jacqueline acceptera le rôle qui lui était destiné. La pièce fut représentée le 3 avril 1639. Jacqueline mit dans son jeu une grâce et une finesse qui enlevèrent tous les spectateurs, et principalement le cardinal de Richelieu. Elle fut adroite à profiter de ce moment d'enthousiasme. Le spectacle fini, elle s'approche du cardinal, et lui récite un petit placet en vers¹, pour demander le retour de son père. Le cardinal, la prenant dans ses bras, *l'embrassant et la baisant à tous moments, pendant qu'elle disait ses vers*, comme elle-même le raconte dans une lettre écrite le lendemain à son père: « Oui, mon enfant, répond-il, je vous accorde ce que vous demandez; écrivez à votre père qu'il revienne en toute sûreté. » Alors la duchesse d'Aiguillon prit la parole, et fit ainsi l'éloge d'Étienne Pascal: « C'est un fort honnête homme; il est très-savant, et c'est bien dommage qu'il demeure inutile. Voilà son fils, ajouta-t-elle, en montrant Blaise Pascal, qui n'a que quinze ans, et qui est déjà un grand mathématicien! » Jacqueline, encouragée par un premier succès, dit au cardinal: « Monseigneur, j'ai encore une grâce à vous demander. — Et quoi, ma fille? demande tout ce que tu voudras; tu es trop aimable, on ne peut rien te refuser. — Permettez que notre père vienne lui-

¹ Voici ce placet :

Ne vous étonnez pas, incomparable ARMAND,
Si j'ai mal contenté vos yeux et vos oreilles:
Mon esprit agité de frayeurs sans pareilles,
Interdit à mon corps et voix et mouvement:
Mais pour me rendre ici capable de vous plaire,
Rappelez de l'exil mon misérable père:
C'est le bien que j'attends d'une insigne bonté;
Sauvez cet innocent d'un péril manifeste:
Ainsi vous me rendrez l'entière liberté
De l'esprit et du corps, de la voix et du geste.

losophie qui attirait tous les curieux¹. Mon frère ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, il y fut avec eux; mais ils furent bien surpris, dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme, qu'en leur débitant les principes de sa philosophie, il en tirait des conséquences sur des points de foi contraires aux décisions de l'Église. Il prouvait par ses raisonnements que le corps de Jésus-Christ n'était pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une autre matière créée exprès, et plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire, mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avait de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avait des sentiments erronés, ils résolurent de l'avertir premièrement, et puis de le dénoncer s'il résistait à l'avis qu'on lui don-

» même remercier votre Éminence de ses bontés. — Oui, je veux le voir, et qu'il m'amène sa famille. »

» Aussitôt on manda à Étienne Pascal de revenir en toute diligence: arrivé à Paris, il vole, avec ses trois enfants, à Rueil, chez le cardinal, qui lui fait l'accueil le plus flatteur: « Je connais tout votre mérite, lui dit Richelieu; je vous rends à vos enfants, et je vous les recommande; j'en veux faire quelque chose de grand. »

» Deux ans après, c'est-à-dire en 1641, Étienne Pascal fut nommé à l'intendance de Rouen. Il remplit pendant sept années consécutives les importantes fonctions attachées à sa place, avec une capacité et un désintéressement qui furent également applaudis de la province et de la cour. »

¹ Jacques Forton, dit frère Saint-Ange. — Voir sur cette affaire une publication de M. Cousin dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, novembre et décembre 1842. Cette publication est l'histoire complète de l'affaire du frère Saint-Ange d'après les manuscrits du père Guerrier. M. l'abbé Maynard a pris la défense de Pascal contre M. Cousin; voir *Pascal, sa Vie et son Caractère*, t. I, p. 26 et suiv.

nait. La chose arriva ainsi, car il méprisa cet avis; de sorte qu'ils crurent qu'il était de leur devoir de le dénoncer ¹ à M. du Bellay ², qui faisait pour lors les fonctions épiscopales dans le diocèse de Rouen, par commission de M. l'archevêque. M. du Bellay envoya querir cet homme, et, l'ayant interrogé, il fut trompé par une profession de foi équivoque qu'il lui écrivit et signa de sa main, faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance qui lui était donné par trois jeunes hommes.

Cependant, aussitôt qu'ils virent cette profession de foi, ils connurent ce défaut, ce qui les obligea d'aller trouver à Gaillon M. l'archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes, qu'il écrivit une patente à son conseil, et donna un ordre exprès à M. du Bellay de faire rétracter cet homme sur tous les points dont il était accusé, et de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avaient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi, et il comparut dans le conseil de M. l'archevêque, et renonça à tous ses sentiments: et on peut dire que ce fut sincèrement; car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avaient causé cette affaire: ce qui fait croire qu'il était lui-

¹ Dans la pratique comme dans la théorie, le caractère propre de Pascal est celui d'une conséquence inflexible pour les autres et pour lui-même; et en même temps il joignait à cette énergie naturelle l'âme la meilleure et l'esprit le plus fin. Il y avait en lui à la fois de l'enfant, du bel esprit, du héros et du fanatique. Il ne pensait et ne faisait rien à demi.

(Cousin.)

² Madame Périer se trompe. Ce n'est point M. du Bellay, mais bien M. de Belley, c'est-à-dire l'ancien évêque de Belley, Pierre Camus.

même trompé par les fausses conclusions qu'il tirait de ses faux principes. Aussi était-il bien certain qu'on n'avait eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autre vue que de le détromper par lui-même, et l'empêcher de séduire les jeunes gens qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement; et mon frère continuant de chercher de plus en plus le moyen de plaire à Dieu, cet amour de la perfection chrétienne s'enflamma de telle sorte dès l'âge de vingt-quatre ans qu'il se répandait sur toute la maison. Mon père même, n'ayant pas de honte de se rendre aux enseignements de son fils, embrassa pour lors une manière de vie plus exacte par la pratique continuelle des vertus jusqu'à sa mort, qui a été tout à fait chrétienne, et ma sœur, qui avait des talents d'esprit tout extraordinaires, et qui était dès son enfance dans une réputation où peu de filles parviennent, fut tellement touchée des discours de mon frère qu'elle se résolut de renoncer à tous les avantages qu'elle avait tant aimés jusqu'alors, pour se consacrer à Dieu tout entière, comme elle a fait depuis, s'étant faite religieuse ¹ dans une maison très-sainte et très-austère, où elle a fait un si bon usage des perfections dont Dieu l'avait ornée, qu'on l'a trouvée digne des emplois les plus difficiles, dont elle s'est toujours acquittée avec toute la fidélité imaginable, et où elle est morte saintement le 4 octobre 1661, âgée de trente-six ans.

¹ A Port-Royal.